

vaudeville en deux actes, avec Adrien Decourcelles (Palais-Royal, 18 novembre 1850); *l'Enseignement mutuel*, vaudeville en un acte, avec Decourcelles (Palais-Royal, 17 janvier 1851); le *Jardin des Hespérides*, bouffonnerie en un acte, mêlée de couplets, avec Léon Battu et Michel Carré (Palais-Royal, 3 février 1851); *Manon Lescaut*, drame en quatre actes, mêlé de chants (suivi d'un épilogue), avec Marc Fournier (Gymnase, 12 mars 1851); *Midi à quatorze heures*, vaudeville en un acte (Gymnase, 9 avril 1851); *English exhibition*, vaudeville en deux actes, avec Eugène Grangé et Alfred Delacour (Palais-Royal, 12 juillet 1851); *Un Roi de la mode*, vaudeville en trois actes, avec Decourcelles et Jules Barbier (Variétés, 25 septembre 1851); *Tambour battant*, vaudeville en un acte, avec Decourcelles et Morand (Palais-Royal, 30 octobre 1851); le *Piano de Berthe*, vaudeville en un acte, avec Alexandre Grasset et Jules Lorin (Gymnase, 20 mars 1852); *Une Petite-Fille de la grande armée*, vaudeville en deux actes, avec Victor Perrot (Gymnase, 8 mai 1852); *Une Vengeance*, vaudeville en un acte, avec Decourcelles (Variétés, 12 mai 1852); les *Femmes de Gavarni*, vaudeville en quatre actes, avec Adrien Decourcelles et Léon Beauvalet (Variétés, 3 juin 1852); la *Tête de Martin*, vaudeville en un acte, avec Eugène Grangé et Decourcelles (Palais-Royal, 22 juillet 1852); la *Boisière*, drame en cinq actes, avec Jaime fils (Gaité, 2 mars 1853); *Une Femme dans une fontaine*, vaudeville en un acte, avec Desroes et Lambert Thiboust (Palais-Royal, 9 avril 1853); *Quand on veut tuer son chien...*, proverbe-vaudeville en un acte, avec Jules Lorin (Variétés, 30 avril 1853), repris au Gymnase, le 17 octobre 1864; les *Filles de marbre*, drame en cinq actes, mêlé de chants, précédé d'un prologue, avec Lambert Thiboust (Vaudeville, 17 mai 1853); le *Lis dans la vallée*, drame en cinq actes et en prose, d'après Balzac, avec Arthur de Beauplan (Comédie-Française, 14 juin 1853); *l'Aie mort*, drame en cinq actes et en sept tableaux, avec un prologue et un épilogue, d'après Jules Janin, avec Jaime fils (Gaité, 18 juin 1853); les *Moutons de Panurge*, grande lanterne magique en trois actes et douze tableaux, dont un prologue, par vingt-deux autres auteurs : MM. Jules Adenis, Antony Béraud, Louis Boyer, Clairville, Saint-Agnan Choler, Cogniard frères, Jules Cordier, Alexis Decomberousse, Decourcelles, Dumaître, Charles et Emile Gabet, Amédée de Jallais, Judicis, Paul de Kock, de Lérès, Edouard Martin, Albert Monnier, Edouard Plouvier, Charles Potier, Rimbaut, Salvador; musique de Krietzell (Délassements-Comiques, 12 juillet 1853); la *Vie d'une comédienne*, drame en cinq actes et en huit tableaux, avec Anicet-Bourgeois (Porte-Saint-Martin, 22 mars 1854); la *Vie en rose*, pièce en cinq actes et en prose, mêlée de chants, avec Henri de Kock (Vaudeville, 1^{er} avril 1854); les *Bâttons dans les roues*, comédie-vaudeville en un acte (Palais-Royal, 2 octobre 1854); *Monsieur mon fils!* comédie-vaudeville en deux actes, avec Adrien Decourcelles (Variétés, 22 décembre 1854); les *Parisiens*, pièce en trois actes et en prose (Vaudeville, 28 décembre 1854), reprise à l'Odéon, le 3 mai 1862; *l'Histoire de Paris*, drame en deux parties et trente-quatre tableaux, avec Henri de Kock (théâtre impérial du Cirque, 11 août 1855); les *Grands siècles*, drame en trois actes et dix-huit tableaux, avec Henri de Kock (théâtre impérial du Cirque, 29 septembre 1855); les *Infidèles*, comédie en un acte et en prose, avec Anicet-Bourgeois (Vaudeville, 20 février 1856); *Calino*, charge d'atelier, avec Antoine Fauchery (Vaudeville, 12 mars 1856); les *Toilettes tapageuses*, comédie en un acte, mêlée de couplets, avec Dumaître (Gymnase, 4 octobre 1856); les *Faux Bons hommes*, pièce en quatre actes et en prose, avec Ernest Capendu (Vaudeville, 11 novembre 1856), reprise au Gymnase; le *Château des Ambrières*, drame en cinq actes et en dix tableaux, avec Taillade (théâtre impérial du Cirque, 22 décembre 1856); les *Bourgeois gentilshommes*, comédie-vaudeville en trois actes, avec Dumaître (Gymnase, 13 juin 1857); les *Fausse Bonnes Femmes*, pièce en cinq actes et en prose, avec Capendu (Vaudeville, 7 janvier 1858); *l'Héritage de monsieur Plumet*, comédie en quatre actes et en prose, avec Capendu (Gymnase, 17 mai 1858); *Cendrillon*, comédie en cinq actes et en prose (Gymnase, 22 décembre 1858); *l'Outrage*, drame en cinq actes, avec Edouard Plouvier (Porte-Saint-Martin, 25 février 1859); les *Gens nerveux*, vaudeville en trois actes, avec Victorien Sardou (Palais-Royal, 4 novembre 1859); le *Leu ou couvent*, comédie en un acte et en prose (Comédie-Française, 13 mars 1860); *Une pécheresse*, drame en cinq actes, avec Mme Régnault de Prébois (Gaité, 25 mai 1860); la *Maison du pont Notre-Dame*, drame en cinq actes et six tableaux, avec Henri de Kock (Ambigu, 22 septembre 1860); *l'Ange de minuit*, drame en six actes, avec Edouard Plouvier (Ambigu, 5 mars 1861); *Une Corneille qui abat des noix*, comédie-vaudeville en trois actes, avec Lambert Thiboust (Palais-Royal, 8 octobre 1862); les *Jeunes ou la Chanson de l'amour*, pièce en quatre actes, avec Lambert Thiboust (Vaudeville, 13 octobre 1862); le *Bout de l'an de l'amour*, causerie à deux (Gymnase, 26 mars 1863); le *Jardinier et son Seigneur*, opéra-comique en un acte, musique de Léo Delibes (Théâtre-Lyrique, 1^{er} mai 1863); le *Démon du jeu*, comédie en cinq actes et

en prose (Gymnase, 16 juillet 1862); *l'Infortunée Caroline*, vaudeville en trois actes, avec Lambert Thiboust (Variétés, 21 décembre 1863); enfin, et sans préjudice du courant, *Un Ménage en ville*, comédie en trois actes et en prose (Gymnase, 17 octobre 1864).

Terminons cette biographie d'un de nos vaudevillistes contemporains les plus sympathiques au public par le passage suivant, extrait d'une très-remarquable étude de M. Montégut : « Il serait impossible, dit l'éminent critique de la *Revue des Deux-Mondes*, de tracer une esquisse complète du théâtre contemporain sans s'arrêter un instant devant cette physionomie, et cependant je ne sais pas d'autour dramatique qui rende aussi difficile la tâche du critique. Connaissiez-vous ces jours mêlés de pluie, de soleil, de neige, de vent, si pleins de contrastes subits et de caprices irritants, qu'on ne saurait dire s'il fait beau ou mauvais temps? Connaissiez-vous ces visages dont l'inquiétante mobilité vous attire et vous éloigne, qu'on ne surprend jamais au repos, et dont on ne peut saisir le trait caractéristique? Tel est le talent de M. Théodore Barrière. Violent, affecté, inégal, heurté, naïf et artificiel, sincère et retors, exalté et prosaïque, il autorise les jugements les plus contradictoires, rebute la sympathie qu'il appelle, fatigue l'attention qu'il commande, rend excusable la sévérité à outrance et difficile la justice. Il connaît à fond toutes les *fecelles* de la scène, et il ignore les premières lois de la composition. On ne sait avec lui si l'on a affaire à un mélodramaturge, à un auteur comique ou à un vaudevilliste... La nature toute spontanée de M. Barrière manque du contre-poids des facultés réfléchies. Par là s'expliquent et ses colères impatientes et les irrégularités de son talent. Lorsque le tempérament parle en lui et que la spontanéité lui vient en aide, il trouve des mouvements d'éloquence sauvegarde ou des mots amers et sanglants; mais lorsqu'il est de sang-froid, et que le secours momentané que donnent ces mouvements de l'âme lui fait défaut, alors il tombe affaissé sur lui-même et se traîne péniblement. Il paye ces rapides minutes de fièvre brûlante par une prostration de plusieurs scènes, quand elle n'est pas de plusieurs actes. Ce qu'il est en bien, en mal, il le doit entièrement à sa nature; les ressources de l'art lui manquent absolument. Il ne sait ni composer, ni combiner, ni présenter ses sujets. Ses drames nous ramènent à l'enfance de l'art, et font penser involontairement aux peintures chinoises et aux sculptures assyriennes. Pas de perspective, pas de distribution d'ombre et de lumière; tous les personnages semblent superposés les uns aux autres et mis sur le même plan. Et cependant, malgré tout, il y a dans ces œuvres sans art des qualités dramatiques précieuses, et, par exemple, quantité de mots réellement comiques et qui peignent d'un trait un caractère, un vice, une laideur morale. Ça et là, la nature humaine est prise sur le fait, brutalement, comme un papillon saisi soudain par la main d'un enfant. Par instant, le dialogue s'anime et frise de très-près la véritable comédie... Si la science des passions et des mouvements de l'âme est inconnue à M. Barrière, personne, en revanche, n'a mieux attrapé de notre temps les cris de la bête humaine.

« Quelque inférieure que soit le mérite littéraire des pièces de M. Barrière, elles ont pour nous une sorte de valeur historique. Ce sont des documents et des chroniques dialoguées qui nous aident à juger l'état du goût public, la situation morale des esprits, le mouvement des mœurs. Ce sont des phénomènes littéraires qui, si l'on y regardait bien, correspondraient à des phénomènes sociaux. Littérairement, ces comédies nous aident à constater deux faits importants : le premier, c'est que le théâtre moderne traverse en ce moment un état de transition; le second, c'est que la reproduction littéraire de la réalité triomphe définitivement... »

BARRIÈRE (TRAITÉS DE LA), conclud en 1713 et 1715. Par le premier, Louis XIV reconnaissait aux Hollandais comme barrière Tournay, Ypres, Memin, Furnes, Warwick, Comines, etc. Le deuxième avait pour but de faciliter la possession des Pays-Bas par l'Autriche.

BARRIGUE DE FONTAINEU (Prosper-François-Irénée), peintre français, né à Marseille en 1760, mort dans la même ville en 1850. Il servit d'abord dans la marine royale, prit part en qualité d'enseigne de vaisseau, sous les ordres de l'amiral d'Estaing, à la guerre de l'indépendance américaine, et avait rang de lieutenant de vaisseau lorsque éclata la Révolution. Forcé d'abandonner sa carrière et de quitter la France, il se rendit en Italie, et fit à Naples la connaissance de Denis, paysagiste de talent, dont il prit des leçons. Bientôt il devint assez habile pour pouvoir demander à la peinture d'honorables moyens d'existence. Revenu à Marseille, il participa, en 1798, à la réorganisation de l'école de dessin de cette ville. Il exposa à Paris, en 1801, 1802, 1806, 1817 et 1819, des vues d'Italie et de Provence. Il obtint, en 1817, une médaille pour un tableau représentant le *Village de la Cava* (royaume de Naples), aujourd'hui au musée de Marseille. Devenu aveugle en 1822, il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vingt-huit ans plus tard, une inaltérable sérénité de caractère. Il avait été promu au grade de capitaine de vaisseau et nommé chevalier de Saint-Louis après 1815.

BARRILLIER s. m. (ba-ri-llé; 11 mil.). V. BARILLARD.

BARRILLOT (François), poète, né à Lyon en 1818, d'une famille d'artisans, mort en 1874. Il connut, dès l'enfance, les vicissitudes aventureuses et les misères pittoresques à la Jean-Jacques. Demeuré orphelin à l'âge de sept ans, il vécut au hasard de la Providence pendant deux ans, fut à la fin recueilli par un aubergiste qui l'emmena à Moulins, lui confia le lavage de la vaisselle dans son *laboratoire*, et l'éleva graduellement au rang de marmite et de palefrenier. Dans ses heures de loisir, il apprenait à lire sur les enseignes des boutiques, comme il le dit avec bonhomie dans une de ses préfaces, et il continua ses études dans un alphabet acheté deux sous à quelque colporteur. Il finit par retourner à Lyon et exerça la profession d'imprimeur lithographe, qu'il n'a quittée qu'à l'âge de trente-sept ans, en 1855, pour se livrer entièrement à la littérature. Comme Burns et tous les robustes nourrissons du travail, M. Barrillot est un talent naturel et spontané. Cependant, malgré son originalité réelle, l'influence de Victor Hugo se fait sentir dans ses premiers essais, qui parurent dans les feuilles lyonnaises et furent très-remarqués. Mais peu à peu sa personnalité poétique se dégagait des imitations involontaires de la jeunesse, et il entra dans la plénitude et la virilité de son talent. Fixé à Paris depuis 1843, il a publié des vers dans un grand nombre de feuilles littéraires et artistiques, surtout à partir de 1850. On a particulièrement remarqué des satires de mœurs, dont M. Saint-Marc Girardin a fait le plus grand éloge dans un de ses cours. Il a rassemblé ses principaux morceaux dans les recueils suivants : la *Folle du logis*; les *Vièges*, où se rencontrent de nombreuses pièces dont la grèce, le sentiment et la délicatesse contrastent de la manière la plus pittoresque avec l'énergie passionnée de ses satires, dont il a réuni les principales dans un volume intitulé la *Mascarade humaine* (1863). Un choix de ses poésies les plus gracieuses a été publié, en 1859, par la librairie Larousse et Boyer, sous le titre suivant : les *Vièges du foyer*. C'est un des plus charmants recueils à l'usage de la jeunesse qui aient été publiés de notre temps. M. Barrillot a fait représenter à l'Odéon un *Portrait de maître*, comédie en vers, et le *Myosotis*, drame en vers (sur le théâtre Ricourt). Il a en outre d'autres pièces en portefeuille, ainsi qu'un recueil de poésies inédites, les *Fleurs célestes*.

BARRINGTON (Jean SHUTE, vicomte), publiciste et homme politique anglais, né à Théobald en 1678, mort en 1734. Fils d'un négociant, Benjamin Shute, il se livra à l'étude du droit, devint l'ami de Locke, qui lui inspira son amour pour la tolérance et la liberté, et fit preuve d'un esprit à la fois si délié et si plein de modération, que le ministère wigh le chargea, sous la reine Anne, de négociations importantes, bien qu'il n'eût encore que vingt-quatre ans. Nommé commissaire des douanes en 1708, adopté par un riche particulier qui lui laissa toute sa fortune, héritier bientôt après d'un de ses parents, nommé Barrington, dont il prit le nom et les armes, il devint alors, par sa fortune et par ses talents, un des chefs des protestants dissidents, dont il avait déjà défendu la cause dans plusieurs écrits fort remarquables. Devenu membre du parlement en 1714, il fut créé vicomte par George 1^{er}; mais, en 1723, il fut expulsé de la Chambre des communes au sujet de l'affaire de la loterie de Harburgh, dont il était sous-gouverneur. Il mourut d'une chute de cheval dans sa terre du comté de Berks. Ses principaux ouvrages sont : les *Droits des protestants non conformistes* (1705); *Miscellaneous sacra* (1725, 2 vol.), etc.

BARRINGTON (Daines), savant anglais, fils du précédent, né en 1727, mort en 1800. Destinée par son père à la judicature, il se livra à l'étude des lois, mais ne tarda pas à y joindre celle des sciences naturelles et des antiquités. Il fut successivement nommé maréchal du tribunal supérieur de l'amirauté (1751), secrétaire de l'administration de l'hôpital de Greenwich (1753), juge dans les Galles du nord et à Chester, commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar et conseiller du roi. Il était en outre membre de la Société royale des sciences de Londres et de celle des antiquaires. On doit à ce remarquable érudit plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Observations on the Statutes chiefly the most ancient from magna Charta*, etc. (Observations sur les statuts, principalement les plus anciens de la grande Charte, 1766, in-4°), livre souvent réédité, et qui, aujourd'hui encore, fait autorité en Angleterre; le *Naturalist's Calendar* (le *Calendrier du naturaliste*, 1767); une traduction anglaise d'*Orose*, avec la traduction anglo-saxonne par Alfred le Grand, 1773; enfin, *Miscellanies* (1780, in-4°), recueil de morceaux détachés sur les antiquités de la jurisprudence et de l'histoire, sur la géographie, l'histoire naturelle, etc. Barrington s'y révèle comme un observateur ingénieux et un esprit original, qui aime à sortir des routes battues.

BARRINGTON (Samuel), marin anglais, frère du précédent, né en 1729, mort en 1800. Il se signala par sa valeur et par son sang-froid, surtout à la prise de Sainte-Lucie, contribua pour une large part au ravitaillement

de Gibraltar, en 1782, et mourut contre-amiral.

BARRINGTON (Shute), théologien, fils de Jean Barrington et frère des précédents, né à Becket en 1734, mort en 1826. Il devint successivement chapelain ordinaire de George III, qui l'avait pris en grande estime, chanoine de Christ-church en 1761, évêque de Landaff en 1769, puis il échangea tour à tour ce siège contre celui de Salisbury et celui de Durham. Dans plusieurs de ses mandements et de ses écrits, il s'efforça de démontrer que la cause première de la Révolution française était dans les corruptions de l'Eglise romaine. Il aimait à s'entourer des hommes les plus distingués de son temps, et il employa ses immenses revenus, surtout ceux de son dernier évêché, à fonder des sociétés charitables, des écoles, des hôpitaux. La plupart de ses écrits ont été réunis en un volume, publié à Londres en 1811.

BARRINGTONIE s. f. (ba-rain-gto-ni — de Barrington, nom d'homme). Bot. Genre de plantes de la famille des myrtacées, type de la tribu des barringtoniées, renfermant deux espèces, qui croissent dans l'Asie équatoriale.

BARRINGTONIÉE, ÉE adj. (ba-rain-gto-ni-ô — rad. barringtonie). Bot. Semblable à la barringtonie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des myrtacées, ayant pour type le genre barringtonie.

BARRIO-ANGULO (Gabriel-Perez), écrivain espagnol qui florissait au commencement du xvi^e siècle. Il occupa le poste de secrétaire royal et composa, au sujet de ses fonctions, un ouvrage intitulé : *Dirección de secretarios* (Madrid, 1613).

BARRICAUT s. m. (ba-ri-ko — dimin. de barrique). Petite barrique. « Le contenu d'une petite barrique : Un BARRICAUT de sucre, de café.

BARRIQUE s. f. (ba-ri-ke — rad. baril). Gros tonneau pour le transport des marchandises : Remplir des BARRIQUES. Jeter les BARRIQUES à la mer. « Contenu d'une barrique : Une BARRIQUE de sucre, de café, d'eau-de-vie.

— Fam. Terme de comparaison usité pour désigner une personne très-grosse : C'est la nièce de ce gros homme taillé en forme de BARRIQUE. (E. Sue.)

— Métrol. Ancienne mesure de capacité, équivalant au quart d'un tonneau : Ce vin coûte cent francs la BARRIQUE. (Acad.) « Mesure de capacité, qui varie suivant le pays et la nature des liquides : La BARRIQUE de vin vaut, à Bordeaux, cent quatre-vingt-six litres.

— Fr.-maçon. Nom que les francs-maçons donnent à une bouteille ou à une carafe, lorsqu'ils sont à table.

— Mar. *Barrique à feu*, Barrique pleine de matières incendiaires.

— Pêch. Filet spécial pour la pêche de la lamproie.

BARRIQUER v. a. ou tr. (ba-ri-ko — rad. barrique). S'est dit autrefois pour *barricader* : Le peuple commença de se BARRIQUER vers la rue Golande. (Est. Pasq.)

BARRIR v. n. ou intr. (ba-rir — rad. barre). En parlant de l'éléphant, Pousser le cri particulier appelé *barrit* : Les belluaires ont levé les grilles des antres souterrains; toute la ménagerie BARRIR, rauque, hurle et miaule au grand soleil. (Th. Gaut.) « On dit aussi BARRONNER.

BARRIS s. m. (ba-riss). Mamm. Nom donné, sur la côte de Guinée, à quelques singes, tels que le troglodyte et le mandrill. (V. ces mots.) V. aussi ORANG-OUTANG et HOMME DES BOIS.

BARRIS (Pierre-Joseph-Paul), magistrat français, né à Montesquiou en 1759, mort en 1824. Il voyagea dans diverses parties de l'Europe après avoir achevé ses études, et débuta dans les fonctions publiques en 1790, en qualité de commissaire du roi près le tribunal de Mirande. Nommé député à l'Assemblée législative en 1791, il compta au nombre des membres les plus insignifiants de la plaine, fit rendre un décret sur le remplacement des membres des directoires administratifs à défaut de suppléants, et se cacha pendant la Terreur. Elu juge à la cour de cassation par le collège du Gers en 1796, puis chargé, sous le Directoire, de présider les tribunaux de révision dans les départements du Rhin, il fut nommé par Bonaparte conseiller à la cour de cassation, président de la section criminelle de cette cour, et enfin baron. C'est avec le même empressement qu'il signa tour à tour les délibérations prises en faveur des Bourbons, puis de Napoléon, et en troisième lieu des Bourbons, donnant ainsi l'exemple de la faiblesse et d'une complaisance sans bornes envers le pouvoir triomphant. Il présidait, en 1815, la section de la cour qui rejeta le pourvoi du comte de Lavalette.

BARRIS s. m. (ba-ri — lat. *barritus*, même sens). Cri particulier à l'éléphant.

BARROIEMENT s. m. (ba-roi-man). Prat. anc. Délai de procédure.

BARROILHET (Paul), chanteur français, né à Bayonne le 22 décembre 1805, vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans et fut admis en 1828, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire. Un peu plus tard, il passa en Italie et conquint dans toutes les grandes villes de la Péninsule une certaine popularité aux côtés de la Pasta et de Rubini, dans *Flena di*